

BLANDINE CHABOT

SI J'AVAIS UN PERROQUET
JE L'APPELLERAI JEAN-GUY
(PARCE QUE COCO C'EST DÉJÀ PRIS)





Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Chabot, Blandine, 1985-

Si j'avais un perroquet je l'appellerais Jean-Guy (parce que Coco c'est déjà pris)

ISBN 978-2-923335-79-7

I. Titre.

PS8605.H318S5 2017

C843.6

C2017-940589-6

PS9605.H318S5 2017

Les Éditions au Carré inc.
2100, boul. de Maisonneuve Est, bureau 002
Montréal (Québec) Canada H2K 4S1
Téléphone: 514 316-5450
editeur@editionsaucarre.com
www.editionsaucarre.com

Illustration de la couverture: © Joannie Houle
Maquette de la couverture: Kinos inc.
Photo de l'auteure: Claire Bottalico
Édition et révision linguistique: Marie-Eve Laroche
Correction d'épreuves: Gabrielle Tremblay
Mise en pages: Édiscript enr.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.



Les Éditions au Carré désirent remercier tout spécialement la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Fonds du livre du Canada (FLC) pour leur appui.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Toute reproduction intégrale ou partielle de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment par numérisation, photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans une autorisation écrite par l'auteur.

© Les Éditions au Carré inc., 2017

Dépôt légal: 2^e trimestre 2017
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN 978-2-923335-79-7 (version papier)
ISBN 978-2-923335-80-3 (version numérique)

DISTRIBUTION

Prologue inc.
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone: 1 800 363-2864
Télécopieur: 1 800 361-8088
prologue@prologue.ca
www.prologue.ca



À tous les chats qui s'appellent Luc.



Première partie



Chapitre 1

Au chapitre 2 de la deuxième partie du deuxième livre de Françoise Sagan que j'ai emprunté à la bibliothèque, je suis tombée sur un petit morceau de papier contenant une information brève et anodine, mais qui retint tout de même mon attention :

« Jean-Philippe 514 555-2062

Appelle quand tu veux! »

En tant que lectrice assidue, il m'est arrivé quelquefois d'accéder, involontairement mais pour mon plus grand bonheur, à l'intimité d'autres abonnés de bibliothèques, mais jamais n'ai-je clairement tenu un nom ainsi qu'un numéro de téléphone entre mes doigts. C'est insolite sans l'être, si je repense à deux marque-pages improvisés que j'ai déjà trouvés... Une fois, la personne m'ayant précédée dans la lecture d'un Romain Gary avait choisi pour repère une feuille de papier de toilette pliée en deux. Lors d'une autre lecture, en compagnie d'Amélie Nothomb me semble-t-il, un aimant tout plat représentant un lémurien avait glissé sur mes cuisses alors que je lisais les premières

pages. Je me souviens encore du sursaut qui accompagna mon face-à-face avec le primate... Sans trop hésiter j'avais d'ailleurs décidé de l'adopter, et il retient aujourd'hui mes factures non acquittées sur le frigo. Désormais, lorsque des gens viennent chez moi, j'assiste généralement à l'une de ces trois réactions: «C'est quoi ça? Un singe?»; «Ah! Chanceuse! Tu es allée à Madagascar!» et les gens qui ne me le disent pas formellement bien sûr, mais dont l'indifférence envers mes aimants signifie bien ce qu'elle signifie: ils s'en MOQUENT.

«Jean-Philippe 514 555-2062

Appelle quand tu veux!»

Bon...

Le chiffre 2 était présent deux fois dans le numéro de téléphone.

Et 2 est un multiple de 2.

Et nous étions le 22 novembre 2014.

Et Jean-Philippe est composé de deux prénoms.

Mais il n'était pas 14 heures.

Ni 2 heures du matin.

Seulement quelques minutes plus loin que 18 heures.

C'est vrai, j'avais bien deux coussins dans le dos et il ne restait plus que deux biscuits à côté de ma tasse de thé... Mais finalement...? Finalement est-ce bien important? Finalement, n'en avons-nous pas rien à faire de la numérologie? Des sciences louches?

Nous ne sommes pas dans un épisode de *X-Files*, mais simplement dans mon salon, sur mon canapé. J'aime mon salon, car comparé au reste de mon appartement, il



est très grand. Cet appartement est mal pensé, mal divisé et mal insonorisé. Ma salle de bains a probablement été construite dans un ancien placard; enfin, c'est ce que j'ai conclu lorsque j'ai réalisé que je pouvais, de façon simultanée, faire pipi, brasser l'eau du bain pour qu'elle mousse davantage, et coller ma joue contre la poignée de la porte. Oui, mon salon est ma pièce préférée, j'en ai fait un cocon confortable et chaleureux où sont regroupées quelques-unes des choses qui me font du bien : mes livres, mes vinyles, mes plantes, ma collection de miroirs, et la lumière.

Mes livres se partagent quatre longues étagères en pin, et la cohabitation avec mes chandelles et souvenirs de voyages se passe plutôt bien, même si *Le docteur Jivago* et *La montagne magique* ont déjà comploté deux fois pour que Pinocchio tombe au sol. La deuxième fois ça lui a pété le nez, et j'avais alors pris la décision de l'isoler à côté de mon serre-livres en forme de pied. Si j'avais plus de sous, plus de place et plus de temps, j'aurais plus de livres.

Mes vinyles sont rangés au sol par ordre alphabétique, dans des caisses de pommes en bois. Je les ai trouvés en grande partie sur Internet, et que j'aie envie d'entendre Yves Duteil, Pat Benatar, ou Raoul Duguay, je me penche, je farfouille, et je suis comblée.

Mes plantes, une aloe vera, un yucca et un philodendron purifient mon air et me permettent de ne pas oublier la couleur verte durant les longs mois d'hiver.

Ma galerie de miroirs est face à mon canapé, au-dessus de ma télé. Ce n'est pas parce que je tenais à m'observer en





train de regarder la télévision, c'est plutôt parce que c'était le seul mur disponible. J'en ai vingt-huit, si je ne compte pas celui de ma salle de bains et celui qui est cassé (mais que je compte recoller). C'est beaucoup, je sais, mais on collectionne ou on ne collectionne pas. Mon préféré est le plus petit. Déjà, il possède un manche. Et puis ses contours sont en métal joliment travaillé et j'aime à penser qu'il y a deux ou trois cents ans, il reflétait plusieurs fois par jour le visage, le cou, les seins et les cheveux d'une grande duchesse anglaise. Je l'ai trouvé chez un antiquaire que je n'oublierai jamais, car le vieil homme m'avait raconté être allergique à la poussière.

Je parlais aussi de lumière. Oui, j'ai deux immenses fenêtres à ma droite, je veux dire lorsque je suis assise mon canapé. L'architecte se moquait pas mal des proportions et de l'acoustique, mais il s'est défoulé sur la luminosité. C'est ce que j'ai aimé quand j'ai visité l'appartement.

Je suis donc installée dans mon canapé, je bois du thé et je lis; deux loisirs que j'aime particulièrement associer le samedi après-midi, et pour neutraliser cette prépondérance du chiffre 2 j'en ajoute un troisième: je me caresse également la clavicule avec ma main qui ne tient pas le bouquin, sous mon pyjama, tout doucement, tout non-chalamment, même si ça ne me gratte pas, même si ça ne me conduira pas à l'orgasme, même si mes clavicules n'ont pas spécialement besoin de ce genre d'attention. J'ai souvent ce geste, que j'effectue pendant de longues minutes sans même m'en rendre compte, comme ceux qui se bouffent les ongles voracement pour une raison que



j'ignore puisque non : se ronger les ongles ne diminue pas le stress, au contraire. Plus on en bouffe, plus on veut en bouffer, mâchoires et doigts crispés, et plus on s'acharne sur ses bouts de phalanges car on ne trouve plus rien à leur soutirer.

Je suis en pyjama à 18 heures, oui. Cela amène inévitablement la question suivante : ai-je passé la *journée* en pyjama ou me suis-je *déjà* mise en pyjama ? Dans le premier cas je passerais pour une sacrée fainéante, dans le second pour une sacrée mémère. Toute vérité n'est pas bonne à dire, ainsi me contenterai-je de préciser la couleur et la texture de mon habit de nuit : je porte de la soie noire. Cela signifie donc que, s'il s'avérait effectivement que je sois une mémère, je ne le serais qu'à moitié. Décorés de rayures, de pois ou de nounours, les pyjamas me causent différents ennuis psychologiques, principalement de la dépression et de la neurasthénie.

Déjà la correspondance est rompue dans mon esprit entre les deux personnages principaux du bouquin et moi-même ; toute ma réflexion s'organise désormais autour des Jean-Philippe que j'ai connus dans ma vie. Trois pour être précise. Jean-Philippe, Jean-Philippe, et Jean-Philippe.

Je fais une moyenne d'âge, puis une moyenne de caractéristiques physiques, puis une moyenne de traits de caractère, bref un portrait-robot type du Jean-Philippe se profile dans ma tête alors que je continue à lire, déconnectée, mon deuxième roman de Françoise Sagan.

Selon mon expérience, les Jean-Philippe sont de sexe masculin. Ils sont réservés et l'humour occupe, dans le

diagramme circulaire de leur personnalité, autant de place qu'un brin de gazon. Côté physique, je dois dire qu'ils affichent tous trois une particularité commune : la ressemblance avec Lambert Wilson ne frappe pas.

Je n'ai jamais été en couple avec un Jean-Philippe.

C'est ce « Appelle quand tu veux ! » qui me travaille... Je le prends pour moi. Un peu comme les insultes griffonnées dans les toilettes publiques ou sur les bancs de parc. Quelqu'un l'a écrit, c'est à la 2^e personne du singulier de l'impératif présent, je tombe dessus : je me sens concernée.

Seulement là on ne m'ordonne pas d'aller *me faire enculé*, on ne me traite pas de *grosse salope ki suce des queues* non plus ; on m'invite gentiment à appeler, et quand je veux en plus. Raison de plus pour me sentir doublement concernée.

Si le papier ne comportait qu'un numéro, ou un numéro plus un nom, ces trois bonshommes insipides ayant pour autre point commun leur prénom ne titilleraient pas ma mémoire en ce moment. Mais ce « Appelle quand tu veux ! »... Ce « Appelle quand tu veux ! » casse instantanément toute l'opinion que je m'étais faite, à juste titre tout de même, des Jean-Philippe. Un homme qui inscrit son nom, son numéro, suivi d'un « Appelle quand tu veux ! » sur un bout de papier ne peut avoir le charisme d'une feuille morte. Ne peut rougir au moment de déboutonner une robe.

Selon mon expérience, les Jean-Philippe sont toujours de sexe masculin, mais ils ne sont plus forcément timides ou chiants.

Fin d'histoire un peu décevante, *Bonjour tristesse* m'aura clairement plus chavirée, et je m'endors en pensant à ce Jean-Philippe et à Françoise Sagan. Outre le fait qu'un protagoniste porte le même nom que mon chat, elle avait choisi son propre prénom pour le personnage le moins triomphant de l'histoire, la femme, d'ailleurs, de celui qui porte le même nom que mon chat; cela me troublait un peu, sans pour autant m'empêcher de trouver le sommeil.